

Pierre Grellet

LA BELLE BATELIERE DE BRIENZ



Editions Le Pèlerin

Collection « Voyages et littérature »
No 14

Pierre Grellet

LA BELLE BATELIERE DE BRIENZ
1950

Réédition de l'édition originale parue en 1950 aux Editions des Terreaux à
Lausanne, avec remaniement partiel des illustrations

Editions Le Pèlerin

LOM

Introduction

Pierre Grellet, professeur de lettres à l'Université de Neuchâtel, traducteur, historien, rédacteur à la Gazette de Lausanne, laisse une œuvre historique magnifique et d'un abord des plus sympathique, avec notamment deux de ses ouvrages principaux : *Les aventures de Casanova en Suisse*, Spes, 1921, et *La Suisse des diligences*, Spes, 1921. De nombreux ouvrages de même type émaillent son œuvre importante.

Dans l'ouvrage sur Casanova, le préfacier Philippe Godet, personnage aussi bien connu de la littérature Suisse romande, dit ceci de notre auteur :

Pierre Grellet est un Suisse d'une espèce assez rare : il appartient un peu à tous les cantons. Fils d'un historien érudit et d'un héraldiste consommé, qui dut, par les nécessités de sa profession, séjourner tout à tour à Neuchâtel, à Berne, à St-Galle, à Zürich, Pierre Grellet, au cours de sa jeunesse a habité successivement les diverses régions du pays. Comme il a l'esprit curieux, le goût de l'observation, il les a soigneusement étudiées, non dans les livres seulement, mais sur nature, en promeneur et en fureteur intelligent et amusé. Il les connaît dans leur passé, leurs mœurs et leurs traditions, - car il a par hérédité le sens très vif de l'histoire ; il les connaît dans leur vie et leur activité modernes, - car il est un journaliste politique admirablement renseigné. Il est, en un mot, parmi nos jeunes écrivains, celui qui peut-être connaît le mieux la Suisse, j'allais dire toutes les Suisses, puisque, grâce au Ciel, la centralisation détestable n'a pas encore réussi à effacer, sous prétexte d'unité nationale, nos diversités charmantes et nécessaires : Pierre Grellet, qui en sent vivement le prix, les a mises heureusement en relief. Son petit livre, aussi agréablement écrit que sûrement informé, peint avec prédilection les sites et les mœurs de notre vieux pays que le rouleau compresseur ironiquement appelé progrès a jusqu'à cette heure épargnés. Cette vieille Suisse - ou ce qu'il en reste - n'a pas d'amant plus fervent que notre ami et confrère de la Gazette de Lausanne. Il a lu, je crois bien, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet si cher au cœur de tout patriote de quelque culture ; il a feuilleté avec passion les collections de vieilles estampes (vous savez, les Mérian, les Aberli, les Lory...) où revivent nos pittoresques petites cités d'autrefois ; et les délicieuses enluminures où Koenig et ses émules ont fixé le souvenir du costume de nos aïeux. Il a pénétré les secrets de la vie intime de ces générations passées, mais non tout à fait disparues, puisque le burin et le pinceau de nos artistes nous ont conservé leur image¹.

Dans la vaste production de Pierre Grellet apparaît la mince plaquette intitulée *la Belle batelière de Brienz* éditée aux Editions du Terreaux à Lausanne en 1950. Cette rareté, qui nous a été révélée à la foire aux livres de Romainmôtier de

¹ Pierre Grellet, *Les aventures de Casanova en Suisse*, préface de Philippe Godet, Lausanne, Editions SPES, 1919, pp. 7 et 8.

l'automne 2010, sans que malheureusement nous nous la procurions, ayant déjà une pile assez impressionnante d'ouvrages à régler à la caisse, empruntée plus tard à la BC de Lausanne, mérite le détour. La voici donc, cette célèbre batelière de Brienz qu'ont rencontrée beaucoup de voyageurs fameux et qui même l'ont chantée. A voir l'image de couverture figurant en médaillon sur la plaquette originale, on découvre une vraie Bernoise, au visage lisse et pur, aux longs cheveux blonds ramenés en tresse sur l'arrière de la tête, foulard au cou et bustier traditionnel. Elle est belle, capable de faire chavirer bien des cœurs. Et pourtant sa beauté, qui lui rapportera un succès éphémère, finalement lui jouera aussi des tours, et la voilà en fin de vie qui finit tristement sa carrière comme femme de bistroquet, le dénommé Peter Michel, son deuxième mari auquel même elle survivra.

Elisabeth Michel née Grossmann décéda le 20 mars 1858, à l'âge de 63 ans, d'une attaque.

Elle avait donc troublé bien des cœurs, elle avait surtout laissé une trace durable dans la mémoire populaire tout en s'y faisant toutefois de plus en plus discrète. Jusqu'à ce qu'un auteur tel que Pierre Grellet, à l'affût de ces mythes anciens de notre pays, en restitue l'histoire somme toute mélancolique.

Nous ignorons les sources de notre auteur qui laisse comprendre qu'il a eu accès à des archives privées seules capables de restituer certains épisodes de la vie de notre belle batelière dans sa réalité concrète, en témoigne ainsi les amours inachevées entre elle et son jeune professeur.

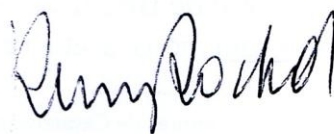
Nous faisons suivre ce beau texte par un extrait d'un autre ouvrage de Pierre Grellet ainsi que de différents textes antérieurs récupérés dans certains des livres de voyage du XIXe siècle.

Il est certain que nous aurions souhaité une production plus étoffée, dont la modestie n'est due qu'à un manque d'informations et non pas au désir délibéré de faire court, en fonction d'un sujet que l'on pourrait considérer comme de peu d'importance.

Le tout, nous l'espérons, permettra une fois encore, à notre héroïne de réapparaître et de charmer quelque cœur où le romantisme n'aurait pas tout à fait disparu.

On peut donc rêver, sautant par-dessus les années, la retrouver dans sa plénitude, là, au bord de son lac, prête à vous embarquer, et que bientôt les deux, seuls au milieu d'une surface d'eaux tranquilles, vous puissiez admirer ce paysage incomparable et surtout avoir une douce et romantique conversation, côte à côte, visage contre visage, souffle contre souffle !

Les Charbonnières, en novembre 2010 :



PIERRE GRELLET

LA
BELLE BATELIÈRE
DE BRIENZ

Avec trois reproductions d'estampes de l'époque

LAUSANNE
AUX EDITIONS DES TERREAUX
MCML



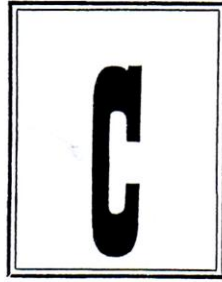
PIERRE GRELLET

**LA BELLE BATELIÈRE
DE BRIENZ**

ACHEVE D'IMPRIMER
LE 31 DECEMBRE MIL NEUF CENT CINQUANTE
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE E. RUCKSTUHL S. A.

LES ESTAMPES REPRODUITES
SONT TIREES DE LA COLLECTION
DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE SUISSE,
A BERNE.

LES CLICHES ONT ETE GRAVES
PAR LES ATELIERS DE PHOTOGRAVURE
MAURICE REYMOND S. A.,
A LAUSANNE.



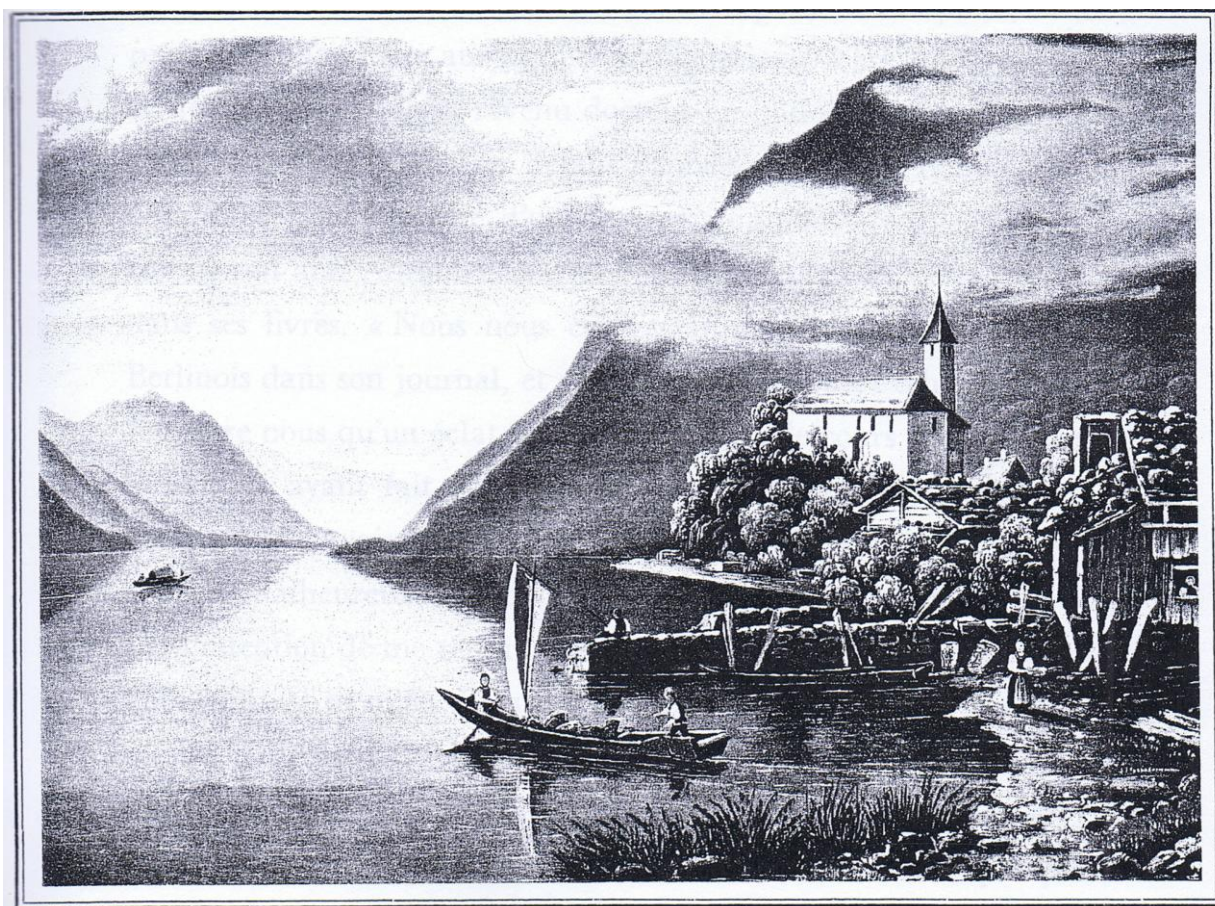
ette Elsi Grossmann, dont la destinée va être racontée, ne saurait ambitionner une place dans les grands tableaux de notre histoire, mais elle en occupe une, fort honorable, sur les estampes de la Suisse romantique. Plus d'un collectionneur a pu remplir un portefeuille de ses portraits. Il n'est guère de voyageur de ce temps où l'âme avait un si étonnant pouvoir d'exaltation, qui n'ait consacré un couplet enthousiaste à la belle Oberlandaise.

Lorsque, à la fin de septembre 1816, Byron logea à Brienz, dans un des grands chalets de bois à galeries qui forment, aujourd'hui encore, la rue du village, il entendit s'élever dans la nuit les voix de quatre paysannes chantant des airs « sauvagement pleins d'originalité et en même temps d'une grande douceur ». Le lendemain, un long bateau, conduit par un équipage de femmes (*manned by women*) le mena à Interlaken. On aimerait se figurer que dans le chœur rustique qui salua l'auteur de *Child Harold* et parmi les batelières qui ramèrent sur sa barque se trouvait la femme dont l'image est évoquée par les écrivains et les artistes, et qui était alors dans toute la fleur de sa jeunesse.

On remplirait plus d'un album des vers qu'elle inspira à ceux qui respirèrent l'air imprégné de poésie dans lequel vécut cette génération. « Qui n'a entendu parler, s'écrie Bellot, le grave juris-

consulte genevois, de la belle batelière pour laquelle tant d'Anglais ont fait le voyage de Londres à Brienz, aux pieds de laquelle tant d'or a été mis et qui a vu, dit-on, couronner sa vertu ? » Robert Southey, qui était poète-lauréat d'Angleterre depuis 1813, notait dans son calepin qu'elle ressemblait à la Fornarina, et Louis Simond, dans son *Voyage en Suisse*, qui fut le *vade mecum* des touristes de la Restauration, estimait que « la beauté de cette belle batelière est dans le goût des Madona : traits réguliers, front uni et calme, physionomie douce, modeste et un peu insipide ».

Les artistes rivalisaient d'émulation avec les écrivains. Le jeune pinceau de François Winterhalter ne dédaigna point, avant de s'établir dans les élégances louis-philippiennes et les fastes de la fête impériale, de consacrer quelques instants aux traits ingénus de la madone oberlandaise. Reinhardt, le peintre des costumes suisses, dans un tableau gravé par Locher, nous a laissé sa gracieuse image ; les vignettes de Lory et de Dinkel nous la font voir debout dans sa barque, profilant sur l'azur son visage entouré de tresses d'or finement nattées, poétiquement coiffée d'un grand chapeau à brides, retenu d'une main contre le vent, tandis que l'autre tient la rame qu'effleure un léger tablier, agité par la brise. Nicolas Koenig dont les gravures aquarellées contribuèrent si fort à la vogue de l'Oberland, fut un des premiers à représenter la jeune batelière en une gracieuse aquatinte, datée de 1811. Dans son *Voyage dans les Alpes*, publié en 1814, il raconte qu'un gentilhomme du nord se



proposait de faire élever à Berne la déjà célèbre Elisabeth, dite Lisbeth et encore Elsi.

Cette année 1814, un drame passa dans la vie de la jeune fille qui jusqu'alors, selon la chanson qu'elle a peut-être inspirée, avait préféré sa chaumière aux honneurs du château. Vers la fin de l'été, un jeune Neuchâtelois, revenu docteur en philosophie de Berlin et professeur de belles-lettres depuis l'année précédente dans sa ville natale, recevait la visite d'un de ses camarades d'étude. Celui-ci trouva son ami Abram-François Pettavel, devant sa table, plongé dans ses livres. « Nous nous embrassâmes cordialement, écrit le Berlinoise dans son journal, et pendant un bon quart d'heure, ce ne fut entre nous qu'un éclat de rire. Puis, dans le cours de la conversation, lui ayant fait observer qu'entre toutes les merveilles rencontrées, je n'avais nulle part entendu le fameux Ranz des Vaches : « Mais, malheureux, me dit-il, viens avec moi dans l'Oberland où j'ai l'intention de me rendre demain ; viens, nous y passerons quelques jours et tu m'en diras des nouvelles. »

Le lendemain, 5 septembre, les deux jeunes gens se mettent en route. Celui qui conduisait l'autre était poussé, par un motif secret, à revenir sur les lieux dont il avait fait la découverte quelques semaines auparavant. « En juillet, raconte-t-il dans une lettre, j'avais été à Brientz à la suite d'une tournée dans les glaciers du canton de Berne. J'étais accompagné de M. Tobler, avocat-général à Zurich, de ses deux fils et d'un officier prussien que j'avais rencontré au Righi. Arrivés à Brientz, nous trouvâmes les jeunes filles

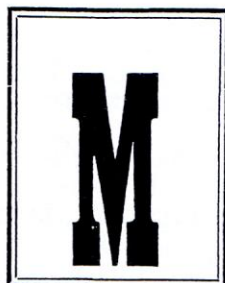
du village rassemblées à l'auberge de l'*Ours*. Nous les priâmes de nous chanter ce fameux Ranz des Vaches dont nous avions tant entendu parler. Elles éludèrent nos instances en nous chantant d'autres chansons, toutes plus jolies les unes que les autres. Enfin, nous fûmes fort polis avec elles, leur faisant donner du vin et les faisant participer à notre dessert. Après quoi nous prîmes congé de nos chanteuses et de Brientz.

A peine étions-nous loin du village, à portée d'un coup de fusil, que les jeunes filles y accoururent toutes pour nous faire leurs adieux. Un concert de voix angéliques s'élève dans les airs. Je n'avais jamais entendu rien de pareil : point de paroles, c'était une mélodie pure qui pénétrait jusqu'à la moelle des os ; elle inspirait le sentiment d'une autre vie et le plus vif regret des montagnes que nous allions quitter. A notre prière, les rameurs suspendirent un instant leurs rames et, touchés tous jusqu'au fond de l'âme, nous eussions voulu de toute manière regagner ces bords chéris. Longtemps, Brientz et les beaux chants furent le sujet de nos conversations.

Ah ! je sentis bien par ce que j'éprouvais comment des chants aussi délicieusement mélancoliques pouvaient porter la mort dans le sein des Suisses des montagnes qui les entendaient loin de leur patrie.

J'avais fait connaissance, la veille à Interlaken, de la belle Elisabeth et de son amie qui avaient amené des étrangers sur le lac. Je la retrouvai le lendemain à l'auberge de Brientz et la dis-

tinguai bientôt parmi ses compagnes. Je fus très content de ses réponses et plus encore de sa beauté et de la grâce répandue dans toute sa personne. Je ne sais quelle légèreté de propos le jeune Tobler se permit ; elle disparut soudain, et nous comprîmes qu'elle avait été offensée. Je la cherchai vainement ; elle n'assista point à notre départ. »



ais le jeune professeur la retrouvant à quelques semaines de sa première rencontre, s'empresse de la présenter à son compagnon qui tombe, lui aussi, sous le charme. « En entrant dans la salle, note celui-ci, j'aperçois devant moi un ange aimable en costume oberlandais, grand et large chapeau, taille gracieuse avec chemisette empesée ; ses cheveux, du plus bel or, tombaient en longues tresses attachées de rubans noirs, son front était dégagé et sérieux ; elle avait des yeux bleus comme le ciel qui exprimaient la pureté de son cœur. Les plus belles couleurs paraient sa peau douce ; elle avait un nez magnifique. L'expression de sa physionomie était charmante, comme son sourire. Une teinte d'indifférence ou de froideur éveillait le sérieux et non la sensualité », etc., etc.

Les voyageurs s'embarquent pour le Giessbach, conduits par Lisbeth et une amie, tandis que la mère de la jeune fille tenait le gouvernail.

« Les montagnes avaient dépouillé leur voile endeuillé, les beaux rochers étaient dégagés des nuages, le vert sombre des forêts se dessinait sur le ciel bleu, en se reflétant dans le lac. On voyait à gauche les glaciers avec leur grandiose manteau de neige, à droite se rejoignaient les vertes cimes qui ferment la belle vallée du lac de Brienz. Nous glissions sur le clair miroir des eaux. Quel silence

de la nature ! interrompu seulement par le léger clapotis du bateau et par nos gais propos. »

Alors s'éleva la voix de la batelière, soutenue par sa compagne. Enfin, fut chanté le Ranz des Vaches, par quoi il faut probablement entendre une des nombreuses variations alémaniques de l'air des armaillis fribourgeois. Ces promenades sentimentales se répétèrent. Le docteur en philosophie était de plus en plus épris, tout oreilles, tout yeux et déjà tout cœur. Comme dit le Berlinoise : « *Pettavel courtisirt die schöne Schifferin mit Worten und Blicken* ».

A peine rentré à Neuchâtel, soit le 10 septembre, le jeune professeur lui envoie son premier message d'amour. Une gentille réponse l'encourage. Le 15 octobre, il rédige une longue déclaration. Toutefois, avant de l'expédier, il juge bon de la soumettre à sa mère, ainsi qu'il prit soin de le noter au dos de sa lettre : « Cette lettre devait être la seconde que j'envoie à Brientz. Je communiquai mes projets à ma mère et, sur ses représentations, je supprimai celle-ci et la remplaçai par une autre. Ma mère n'a jamais été pour ce mariage ».

Quant au père du soupirant, maître-bourgeois et secrétaire de ville, il était alors gravement malade et incapable d'intervenir. Il mourut d'ailleurs le 15 novembre suivant. L'amoureux se confie à sa mère, descendante d'une vieille famille de réfugiés, femme fort pieuse qui chantait les cantiques de Marot en faisant son ménage. Il tient aussi son ami au courant de ses démarches et lui écrit

entre autres, le 11 février 1815 : « Ma mère veut que sa belle-fille soit religieuse et brave ; elle sera de bonne composition pour le reste, mais elle veut être bien sûre de ces deux points. Cependant cette idée de batelière lui paraît toujours singulièrement paradoxale et assez difficile à allier avec ce qu'elle désire trouver dans sa belle-fille ».

A cette époque et dans ce milieu, un mariage aussi romanesque bouleversait l'ordre établi dans l'Etat. La parenté dut sans doute s'en émouvoir et chercher à dissuader le jeune homme d'une aussi téméraire entreprise. Mais l'amoureux persistait dans ses résolutions, encouragé par un frère de la batelière, qui était postillon à Interlaken. A la fin d'avril 1815, il se rend à Brienz prendre contact avec la famille. L'accueil qu'il en reçoit, les impressions qu'éveille en lui un milieu dans lequel il croit retrouver, comme toute sa génération, le temps des patriarches et le culte des vertus antiques, ne font qu'aviver ses sentiments. Il les exprime à sa mère avec une grande ferveur :

« Brienz, le 30 avril 1815 à onze heures du soir.

Chère et bonne maman,

Que n'ai-je la force et le langage des prophètes hébreux pour vous décrire toutes les merveilles que le Seigneur mon Dieu a opérées ces jours-ci en ma faveur ! Les scènes les plus religieuses et les plus attendrissantes de l'Ecriture Sainte, je les ai vécues et éprouvées en réalité. Mon bonheur a été au plus haut degré, mais un



XVIII



Seule gravure parue en couleur dans l'ouvrage. Légendée comme suit : « Elisabeth Grossmann, La Belle batelière de Brienz », par E. Locher.

bonheur pur, doux, vif et tranquille tout à la fois, tel absolument qu'on nous représente celui des bienheureux dans le ciel. J'ai trouvé des mœurs simples, franches, aimables, pleines de grandeur et de noblesse — et ne croyez pas que ceci soit illusion, car j'ai constamment prié mon Dieu de m'éclairer.

J'ai été reçu en frère dans une famille pauvre, mais vertueuse et religieuse qui m'a admis à sa table frugale. Quand je dis pauvre, cela veut dire une pauvreté à la Suisse, une pauvreté telle que tous les membres de la famille, laborieux et économes, ne manquent de rien de ce qui est nécessaire à la vie qu'ils embellissent par la culture de la musique, le premier des beaux-arts. »

L'objet de cette flamme était alors dans sa 21^e année, Elisabeth Grossmann étant née à Brienz le 14 décembre 1794, d'Henri et de Catherine, née Meyer.

L'enthousiasme du professeur amoureux s'étend à tout l'Oberland. « J'ai trouvé chez ce peuple, poursuit-il, un bon sens et une délicatesse de sentiments qui m'ont étonné. Et celle que mon cœur a choisie pour être la compagne fidèle de ma vie, s'est trouvée digne, à tous égards, de l'estime que je lui avais vouée. J'ai appris, par-ci par-là, des traits qui m'ont ravi l'âme. Après avoir tout pesé et examiné, je suis résolu, au cas que l'Eternel, que j'implore, ne change pas ma résolution, de promettre demain, sous la voûte des cieux, à Elisabeth Grossmann, de Brienz, que je lui demeurerai fidèle jusqu'à la mort... Aucun travail ne m'effraiera pour l'amour

d'elle, et si je devais essayer les rigueurs de la fortune... j'aimerais mieux être malheureux selon le monde avec une telle personne qu'heureux selon le monde avec toute autre.

Au reste, ce mariage est le plus helvétique qui puisse se faire et ce n'est pas aujourd'hui que vous avez appris à apprécier cette nation fidèle. Si, de canton à canton, il se faisait quelques unions pareilles, les Suisses dignes de leurs ancêtres verraient bientôt disparaître la désunion qui les affaiblit... Il se peut que jeudi au soir, vous me voyiez arriver avec mon épouse et l'un de ses frères, jeune homme marié et établi ici, plein de loyauté, de courage et de bonhomie. Je l'ai visité dans sa demeure, j'y ai trouvé une grande simplicité avec beaucoup d'ordre et de propreté, les enfants bien entretenus. Il possède un chalet, quelques champs et du bétail qui le nourrissent, lui et sa famille.

J'aurai la joie inexprimable de vous présenter l'épouse que l'Eternel, mon Créateur, m'a donnée, après quoi elle retournera peut-être dans son pays jusqu'à ce que les annonces qui se feront incessamment après les fêtes et les autres formalités d'usage dont j'ignore une bonne partie, soient accomplies... J'ai cent et un détails tous plus intéressants les uns que les autres à vous raconter, mais le temps et la place me manquent. Je vous en dédommagerai à mon retour. »

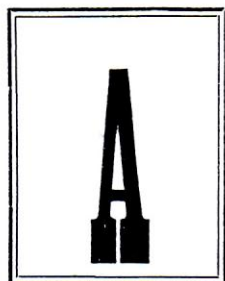
Mais la bonne mère n'avait pas tort en discernant la grande part de romantisme et d'emballement qu'il y avait dans la juvénile exaltation de son fils. Dans cette affaire, il se montra le plus jeune

des deux. Quelques jours après son retour, un conseil de famille se tint à Aarberg. La batelière et son frère s'y rencontrèrent avec les parents du professeur. La discussion fut, paraît-il, très courtoise. D'un commun accord, on décida de rompre. Dans ce drame, le beau rôle est tenu par la jeune fille. Le 5 mai, elle recevait, de celui qui lui avait engagé sa foi, cette lettre qu'on eût souhaité d'un ton moins différent de celle qu'on vient de lire : « Chère Elisabeth, Dieu réjouit ceux qu'il aime ! Je vous ai toujours représenté ma chère mère comme une personne remplie de religion. Comme nous, elle désire avant tout que nous fassions ce qui plaît à Dieu. Mais elle possède beaucoup plus de sagesse et de clairvoyance que nous ne pouvons en avoir dans notre jeune âge inexpérimenté. Vous voudrez certes, comme je suis décidé à le faire, suivre son conseil réfléchi. Dites à votre cher frère Henri combien je l'aime et l'apprécie. Votre ami Franz Pettavel ».

A ce congé, où toute tendresse s'efface devant des considérations de famille sur lesquelles on invoque, non sans abus, la protection divine, Lisbeth répondit par ces lignes où palpite un cœur brisé, anobli par un pardon généreux : « Honoré professeur, quoique mon cœur soit plein à éclater, je vous épargnerai mes reproches dans la mesure du possible. Le conseil de Madame votre mère de ne pas vous épouser sera donc suivi, mais je ne puis lui en savoir gré, encore qu'elle désire que vous lui choisissiez une belle-fille de plus haute condition que moi. Vous auriez pourtant dû vous entendre avec elle à ce sujet avant d'agir envers moi d'une façon si publi-

que et qui fit tant de bruit, car actuellement, la calomnie ne sommeille point.

Je supporterai cependant tout avec patience... Choisissez une épouse à la hauteur de votre rang et je ne vous maudirai pas. Puisiez-vous vivre heureux et plus que je n'aurais pu vous rendre. Et pourtant, laissez-moi vous dire, avant qu'une fois encore vous alliez si loin avec une jeune fille, ne manquez point de la choisir au gré de Madame votre mère. Oh ! quels événements arrivent en ce monde ; pourtant une terre comme celle-ci ne durcit pas faute des larmes dont on l'arrose. Dieu soit béni. Je me lave les mains dans l'innocence. Portez-vous bien, portez-vous éternellement bien, oubliez Brienz et celle que vous avez repoussée. Elisabeth Grossmann ».



une quarantaine d'années de là, un vieux professeur de belles-lettres de Neuchâtel assistait, avec une de ses filles, à une réunion de parents et d'amis. Au salon, on causa joyeusement, puis une des jeunes filles se mit au piano et entonna la suave chanson :

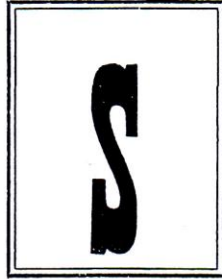
Mädeli, rück, rück, rück an meiner Seite.

Renversé dans son fauteuil, les yeux pleins de rêve, le professeur semblait revoir les visions enchanteresses de l'idylle de sa vingtième année et réentendre, bercés par les flots du lac, les chants de la belle batelière. Cette lointaine évocation illuminait son visage. Mais la chanson finissait ; la pianiste se leva. Celui qui l'avait écoutée avec tant d'émotion sortit de son rêve en murmurant : « On se croirait au bord du lac de Brienz ». Et comme souriaient ceux qui avaient entendu parler du roman de sa jeunesse, il ajouta brusquement : « Un mot de trop, ma fille, partons ! » Et ils s'échappèrent.

Le professeur était mort, presque octogénaire, lorsque quelques années après la guerre de 1870, une de ses descendantes faisait connaissance d'une jeune dame dans un hôtel du midi de la France. Se sentant pour elle de la sympathie, elle la questionna sur sa

famille et ce qui la concernait. La jeune femme raconta alors que sa grand'mère, originaire de Brienz, avait été fort belle et que — quoique simple batelière — elle avait été demandée plusieurs fois en mariage, mais aucun prétendant ne lui avait fait autant d'impression qu'un jeune professeur de la Suisse française ; elle en parlait parfois à ses petits-enfants, en vantant les qualités de son cœur et de son esprit.

« Ma grand'mère, disait la jeune femme, après sa grande déception, n'a voulu épouser qu'un homme de son rang. Je la vois encore, assise près de sa fenêtre, entourée de fleurs qu'elle aimait ; elle était souvent pensive, causait peu et repassait probablement dans sa mémoire les souvenirs d'autrefois. »



Si l'Oberland a sa batelière, poétisée peut-être par la chanson si souvent fredonnée avant l'ère de la musique syncopée, les Alpes vaudoises ont leur jeune bergère, chantée par Sylvius Chavannes qui, pasteur à Ormond-Dessus de 1859 à 1867, évoque le souvenir d'une paysanne de la vallée qui refusa, par modestie, de changer sa condition contre celle d'épouse du pasteur. Les rimes de cette ballade chantent encore dans bien des mémoires :

*Je suis d'Isenau, la jeune bergère,
Qui pâit le troupeau tout là-haut.
Loin des vains désirs, sous l'humble chaumière,
J'ai voulu choisir mon plaisir.*

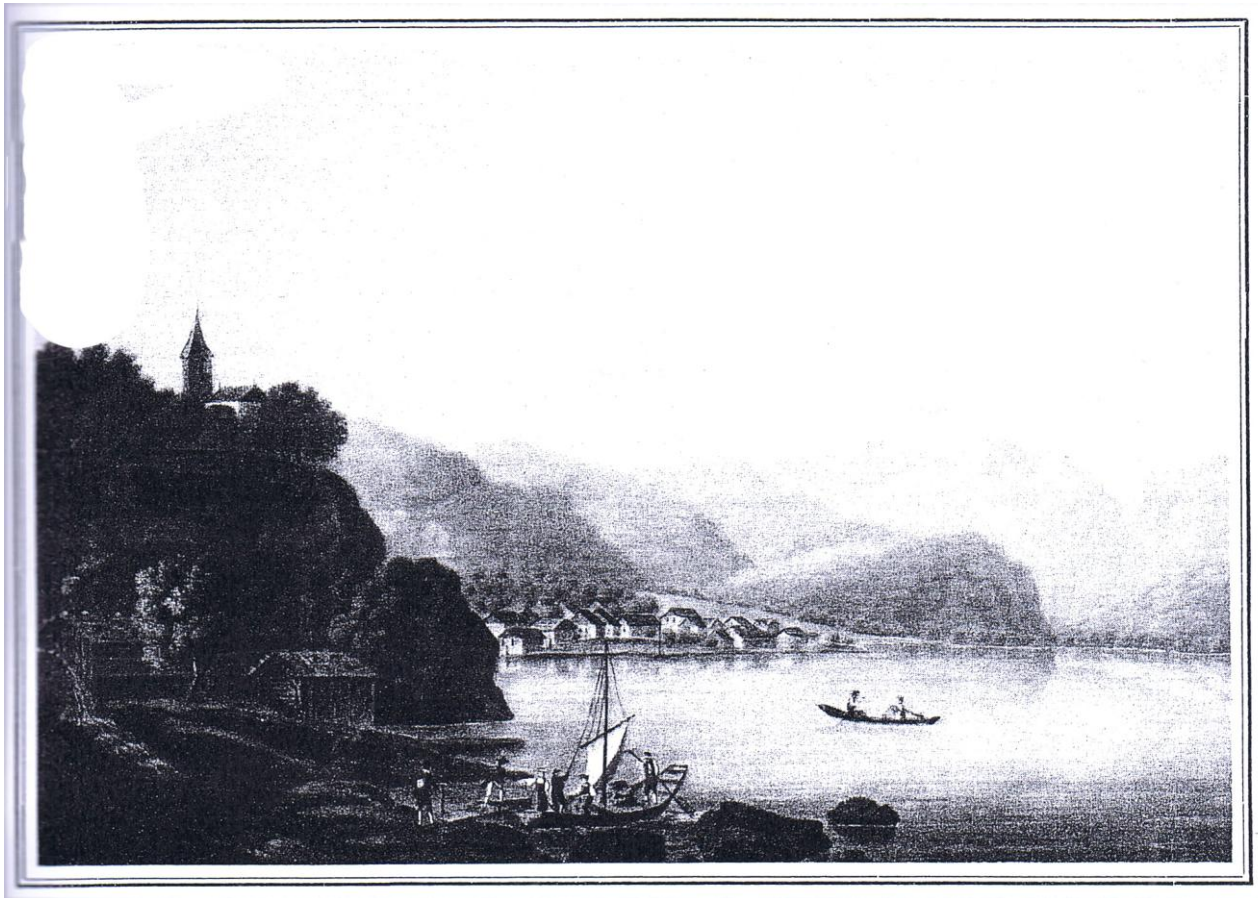
Ce petit roman, qui a été vécu, fait écho à celui, tout aussi vrai, de la jeune fille de Brienz. Sa chanson ne s'éleva plus sur les eaux limpides du plus agreste de nos lacs. Lisbeth au cœur en écharpe épousa effectivement un homme de son rang. Ce fut le 26 juillet 1816 que dans la vieille église d'Unterseen, aux portes d'Interlaken, elle donna sa main à Peter Ritter, aubergiste. C'est à Unterseen que l'année suivante, Louis Simond s'arrête un moment « pour voir la ci-devant belle batelière Elisabeth, mariée à un marchand du

lieu qui, fort innocemment, tient un magasin de cornes de chamois que les acheteurs achètent de la main d'Elisabeth, écrivant les unes après les autres dans son livre leurs remarques sur sa personne, en vers et en prose ».

Mais la pauvrete avait manqué son bonheur. En 1819, elle est à Grindelwald où son mari, aubergiste à l'enseigne du *Bouquetin*, se trouve en difficulté avec l'autorité pour avoir rançonné les voyageurs, en dépit des admonestations gouvernementales. On lui fait grief d'avoir présenté un compte de 582 livres à Son Altesse royale le prince de Prusse et d'Orange, descendu chez lui avec sa suite *) M. Raoul Rochette, bibliothécaire de Louis XVIII, auteur de *Lettres sur quelques cantons de la Suisse*, raconte qu'à l'unique auberge de Grindelwald « les voyageurs étaient généralement taxés en raison de la belle hôtesse qui les héberge, de cette célèbre Lisbeth dont la réputation commence à éclipser celle des glaciers même de Grindelwald ».

Il n'empêche qu'en 1823, l'imprudent aubergiste dut transporter son négoce à Unterseen où, en 1825, John Murray, prédécesseur anglais de Baedeker, rencontre la ci-devant belle batelière, mère de plusieurs enfants, âgée d'une trentaine d'années, encore « beautiful », mais qui a dû jadis être « lovely ». Et deux ou trois ans après, son compatriote John Carne, orientaliste, avisant sur le pas de porte une forte luronne, qu'il prit pour une servante : « Où est la belle batelière ? » demanda-t-il à l'aubergiste. « La voilà »,

* F.-A. Volmar : *Bund*, 21 mars 1948.



de lui répondre celui-ci, avec un regard joyeux à sa solide moitié et l'air tout glorieux d'entendre si souvent une telle question.

Mais sa réputation était encore vive quand, en 1826, le plus fécond dramaturge, librettiste et vaudevilliste de France, Eugène Scribe parcourut les lieux auxquels la belle batelière avait prêté son charme. Et Elsi Grossmann devint, à son insu peut-être, l'héroïne d'une pièce nouvelle, intitulée *Le mal du pays ou la Batelière de Brienz*, représentée en 1828. Elle figure dans le tome XVII^e, deuxième série, des œuvres complètes de Scribe en 76 volumes. M. Paul-Emile Schazmann, qui a pu la lire à Paris, lui a consacré dans la *Tribune de Genève* *, ces quelques lignes qui peuvent donner une idée du ton de cette pièce du très ancien répertoire : « Dans la batelière de Brienz, il fera dire à son tour à son héros, qui pense comme lui : « Vive la Suisse pour deux mois et la France pour la vie » — « Quand pourrai-je revoir la poussière des Champs-Élysées et de la porte Maillot ? » — Mais la douce Lisbeth lui demande : « Ces boulevards italiens dont vous parlez sans cesse sont donc plus riants que la vallée de Lauterbrunnen, plus frais que la chute du Giessbach ? »

Les années se font dures pour la femme de Peter Ritter. En 1838, elle est veuve d'un époux insolvable. L'année suivante, elle était remariée, âgée de 45 ans, à Peter Michel, aubergiste à Zweilutschinen et devait lui survivre. Sa dernière image nous est transcrite par le joyeux peintre Desbarolles, un ami d'Alexandre Dumas

* 1936, n° 244.

qui « voyage en Suisse à 3 fr. 50 par jour ». Il prend le café dans un petit estaminet d'Interlaken. La tenancière en était la belle batelière de Brienz « si célèbre autrefois qu'elle avait obtenu les honneurs de la lithographie. Le temps a respecté les vives couleurs du pavillon de sa barque qui se pavane dans un coin, mais il a cruellement effeuillé les lis et les roses de son teint. Elle a eu ses flatteurs, ses courtisans, ses peintres et maintenant... » Desbarolles n'achève pas.

Le 20 mars 1858, une attaque emportait, à l'âge de 63 ans, celle qui reçut naïvement tant d'hommages. Sa nécrologie tint en sept lignes de l'*Oberländer Anzeiger* : « Elisabeth Michel, née Grossmann, connue autrefois comme jeune fille sous le nom de la Belle batelière, laisse une nombreuse descendance et quitte ce monde dans une condition qui n'a rien de brillant ». Mais sa petite bibliothèque contenait beaucoup d'ouvrages de piété.

Déjà son souvenir s'estompait. La roue à aubes des bateaux à vapeur avait supplanté l'aviron ; d'autres sirènes que les batelières faisaient résonner de leurs accents les échos du lac. Depuis longtemps, la tombe de celle qui enchantait tant de voyageurs touchés par le mal du siècle, est enfouie sous le gazon. Mais elle a dessiné une ravissante vignette dans l'histoire de la Suisse des dernières Diètes et des dernières chaises de poste.



Gabriel Lory fils: Elisabeth Grossmann, La Belle Batelière de Brienz.

Planche supplémentaire no 1



Planche supplémentaire no 2, autre version de Johann Emanuel Locher (1769-1820), de la Belle batelière de Brienz. Ce genre d'estampes était à l'époque parmi les plus demandé.



Planche supplémentaire no 3. Gravure d'un artiste inconnu. Il ne fait aucun doute que la batelière de l'arrière de la barque soit Elisabeth Grossmann.



Planche supplémentaire no 4. Le lac de Brienz par Aberli.

SOUVENIRS

D'UNE PROMENADE

EN SUISSE.

PENDANT L'ANNÉE 1827;

Recueillis pour ses Amis,

Par Charles C*****



PARIS,

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4.

1828

Fr. 124-127

Après le dîner nous nous acheminâmes à pied vers *Neuhaus* (maison-neuve), espèce d'auberge isolée bâtie à l'extrémité du lac de *Thun*, à une lieue environ d'*Unterseen*. Là nous prîmes le bateau de poste que nous avions retenu pour nous mener à *Thun*; et nous levâmes l'ancre à deux heures. Un beau calme plat, un ciel magnifique, une société agréable, rendirent la traversée charmante, excepté pour les pauvres postillons-rameurs que le vent ne soulageait pas du tout. Les rives du lac présentent une suite de tableaux enchanteurs, une multitude de sites pittoresques, si variés que c'est toujours le dernier qui paraît le plus beau. Toutes ces beautés sont dominées par les immenses gradins des Alpes, parmi lesquels la *Jungfrau*, l'*Eiger*, la *Blumli-Alp* sont les plus élevés. A mesure que nous avançons, la rive gauche s'aplanissait, et l'imposant *Niesen* dominait seul les plaines qu'il précède et dont il semble le gardien. Déjà nous avions dépassé *Spiez* et les ruines de

son antique château, nous allions doubler *Oberhofen* séjour d'un des quatre assassins d'Albert I^{er} duc d'Autriche, lorsque la conversation soutenue jusque là par M. le baillif d'*Interlaken* avec une supériorité attachante, tomba sur Lisbeth, la célèbre batelière de *Brien*. Membre du tribunal appelé à juger sur ses dissensions conjugales, il voulut bien nous raconter une partie de son histoire et de ses malheurs.

Lisbeth, dont la vertu égalait la beauté, épousa il y a dix ans environ un aubergiste de *Grindelwald*, maintenant établi à *Unterseen*. Si la réputation de la belle batelière lui avait valu de nombreux passagers, les charmes de la belle hôtesse achalandèrent promptement son auberge. Son mari, indigne du double bonheur de posséder une femme sage et belle et un établissement qui l'enrichissait, dans le dessein d'augmenter sa fortune, conçut l'odieuse idée de comprendre Lisbeth au nombre des choses qu'il offrait aux voyageurs. Lorsque l'infortunée, pour se soustraire à ces infâmes spéculations, refusait de paraître à table d'hôte, c'est par les cheveux qu'il l'y amenait et la contraignant à sourire, à être aimable avec les étrangers qui pour la plupart n'étaient venus que pour elle. Les mauvais traitements, les plus horribles exigences forcèrent enfin Lisbeth à invoquer la justice de *Berne*; ses plaintes furent écoutées, la séparation prononcée et le mari condamné à la restitution de la dot qu'il avait reçue, ainsi qu'au partage par moitié des bénéfices de la communauté jusqu'au jour de la séparation.

La pauvre Lisbeth, âgée maintenant de plus de trente ans, flétrie par les chagrins et la naissance de huit enfans, dont quatre sont morts, retirée chez sa mère sur le bord du lac de *Brien* dans la même maison où jadis jeune, belle et heureuse elle comptait, sans orgueil et sans remords, autant d'adorateurs que de passans.

C'est dans l'auberge qui lui appartenait, *Unterseen*, que nous nous sommes arrêtés et que j'ai entendu débiter sur son compte les propos les plus outrageans par les gens mêmes qui lui doivent leur existence, et qui, pour conserver leur emploi, répandent les calomnies atroces imaginées par son mari, qui croit par là justifier sa coupable conduite.

Bord légèrement amputé su la droite.

Mélodies HELVÉTIQUES,

PAR

Charles Didier.



PARIS.

BARBEZAT ET DELARUE, ÉDITEURS,
RUE DE GRAMMONT, n° 7.GENÈVE.
MÊME MAISON.

1828.

MÉLODIE VINGT-SIXIÈME.

Le Lac de Brienz.

A Madame Castu.

DANS ta nacelle hospitalière
Accueille, ô jeune batelière !
Un voyageur las du chemin.
Des monts la neige se colore,
Le ciel est pur, le lac serein ;

128

LE LAC

Viens, reçois-le ; son cœur t'implore :
Il cherche un toit pour cette nuit,
Demain, à la nouvelle aurore,
Il partira seul et sans bruit.

Vois-tu, déjà quittant l'espace,
Le soleil, dont l'éclat s'efface,
Ne rougit que les hauts sommets ;
L'astre des nuits, qui le remplace,
Du Hasli blanchit les forêts.
Lac enchanteur, baie isolée,
Glaciers lointains, belle vallée,
A mon cœur vous rendez la paix.
La vague, que le soir azure,
Sous la rame s'ouvre et murmure ;
La barque glisse sur les flots,
Et, s'élevant dans le silence,
La voix de la cascade immense
Roule et meurt d'échos en échos.

DE BRIENZ.

129

A mes yeux, belle et séduisante,
La nature en vain se présente,
Elle ne peut remplir mon cœur ;
Oui, je le sens, mon ame aimante
Jadis l'aimait comme une amante ;
Aujourd'hui c'est comme une sœur.
Elle adoucit, elle console ;
Mais ce n'est plus là cette idole
Qui s'animait de mon ardeur.
Plaisir pur, volupté suprême,
Ce n'est plus cet autre moi-même
Où se concentrait mon bonheur.

Parmi les touffes de verdure
Qu'en son onde immobile et pure
Le lac tranquille réfléchit,
Sur la verte colline assise,
Je vois briller la vieille église

Que le crépuscule blanchit.
Cédons au souffle de la brise.
N'entends-tu pas ces doux accords ?
Approchons-nous plus près des bords ;
Ne vois-tu pas là tes compagnes ,
Sur la rive , chanter en chœur
L'air mélodieux des montagnes ,
Pour saluer le voyageur ?

Non, non, restons : que la nacelle,
Au milieu du calme des airs ,
S'arrête , et du bord qui m'appelle
N'aille pas troubler les concerts.
Portés sur l'aile du zéphire ,
Ces chants lointains ont pour mon cœur ,
A travers l'onde qui soupire ,
Plus d'harmonie et de douceur.

DE BRIENZ.

Avec ces voix confonds la tieune ,
Comme la harpe éolienne
S'unit à la brise des cieux.
Que du rivage au sein de l'onde
Votre voix de loin se réponde
Comme un écho mélodieux.
Délicieuse symphonie ,
Ta mélancolique harmonie
Est un baume pour la douleur ;
Elle rappelle en ma pensée ,
Le souvenir consolateur
D'une heure , hélas ! trop tôt passée
Où mon ame crut au bonheur.

Paisible fille du rivage ,
Toi dont la vie est dans sa fleur ,
Ton cœur s'étonne du langage
Et des soupirs du voyageur.

Tes chants sont doux , ta voix est tendre
Dans tes chagrins , dans tes plaisirs ;
Mais , hélas ! tu ne peux comprendre
D'autres maux ni d'autres désirs.
Comme aux cités , l'homme , au village ,
Jamais ne plaint et ne soulage
Que des malheurs qu'il ait soufferts.
Sur les eaux penchée avec grâce ,
Tu sillones l'humide espace
Comme l'oiseau franchit les airs ;
Pour toi ce lac est l'univers.
Sur l'avenir qui t'est fidèle
Ton cœur jamais n'est inquiet ,
Et chaque jour dans ta nacelle
Un voyageur nouveau s'assied.
Qu'il soit enfant de la folie ,
Qu'il soit en butte aux traits du sort ,
En chantant sur l'onde assoupie ,
Tu le conduis à l'autre bord.

DE BRIENZ.

A travers les molles prairies
Tu le suis un instant des yeux ;
Mais il disparaît , tu l'oublies ,
Et tu reprends tes chants joyeux.



PIERRE GRELLET

LA SUISSE DES DILIGENCES

1947

MARGUERAT

pp. 52-53

A l'unique auberge de Grindelwald, les voyageurs étaient, suivant M. Raoul-Rochette, « généralement taxés en raison de la belle hôtesse qui les héberge, de cette célèbre Lisbeth dont la réputation commence à éclipser celle des glaciers mêmes de Grindelwald ».

Cette séduisante personne, dont on trouve les traces dans la plupart des récits du temps, avait commencé, semble-t-il, par être batelière. « Qui n'a entendu parler, s'écrit Bellot, de la belle batelière pour laquelle tant d'Anglais ont fait le voyage de Londres à Brientz, aux pieds de laquelle tant d'or a été mis et qui a vu, dit-on, couronner sa vertu ? » Et il nous apprend que cette beauté, qui avait su se faire un revenu de sa réputation, quitta son métier pour tenir une auberge à Grindelwald, mais que les bourgeois du lieu en ayant réclamé le privilège, elle s'était vue contrainte de l'abandonner pour en ouvrir une autre à Unterseen.

Nous penchons à croire qu'elle s'y fit non aubergiste, mais boutiquière, à moins qu'elle n'ait cumulé les deux métiers. Louis Simond qui parcourut l'Oberland quelques années après Raoul-Rochette, allant un matin s'embarquer au lac de Thoune, s'arrête un moment à Unterseen « pour voir la ci-devant belle batelière Elisabeth, mariée à un marchand du lieu qui, fort innocemment, tient un magasin de cornes de chamois que les acheteurs achètent de la main d'Elisabeth, écrivant les uns après les autres dans son livre leurs remarques sur sa personne, en vers et en prose ». Ayant tourné la page précédente, le visiteur aperçut le nom de M. Southey, qui, peu de jours auparavant, avait noté qu'Elisabeth ressemblait à la Fornarina. « La beauté de cette belle batelière, ajoute-t-il, est dans le goût des Madona : traits réguliers, front uni et calme, physionomie douce, modeste et un peu insipide. Elle souriait, baissait les yeux, caressait son enfant... et vendait sa marchandise. »

Une quarantaine d'années plus tard, le joyeux peintre Desbarolles, un ami d'Alexandre Dumas, prend le café dans un petit estaminet d'Interlaken. La tenancière en était la belle batelière de Brientz, « si célèbre autrefois qu'elle avait obtenu les honneurs de la lithographie »¹. Le temps a respecté les vives couleurs du pavillon de sa barque qui se pavane dans un coin, mais il a cruellement effeuillé les lis et les roses de son teint. Elle a eu ses flatteurs, ses courtisans, ses peintres et maintenant... Desbarolles n'achève pas.

ALBUM

DE LA

Suisse pittoresque

I^{re} ANNÉE



Publié par **WEIBEL-CONTESSE**
Neuchâtel

1836

p. 70

LES

BATELIÈRES DE BRIENZ.

(Dessin N° 25.)

On ne parle guères aujourd'hui du lac de Brienz, de ce lac dont les environs abondent en points de vues si magnifiques, sans que son nom rappelle aussitôt à la pensée et ses belles batelières et ses fameuses chanteuses. A son arrivée dans ces lieux, l'étranger jette à peine un coup-d'œil sur ces rivages romantiques, tant il a hâte d'examiner les visages féminins, d'ahs l'idée que chacun d'eux va lui offrir

l'image d'une belle batelière. Or il est facile de comprendre qu'il n'est que trop souvent trompé dans son attente. Il est bien vrai que les femmes de Brienz passent en général, et cela à juste titre, pour être bien faites, pour avoir un teint frais et blanc ainsi qu'une voix mélodieuse. Mais si toutes les habitantes de cette charmante contrée ne sont pas vraiment des beautés, toutes du moins sont batelières ; et la raison en est simple : la plus grande partie des propriétés des Brienzois étant situées sur l'autre rive du lac, tout le monde se voit ainsi obligé de voyager par eau ; mais comme, durant l'é

la plupart des hommes vont garder leurs troupeaux sur les hautes montagnes, il en résulte tout naturellement que ce sont les femmes qui font le métier de batelier. Chaque maison, chaque ménage, par conséquent, a son bateau : c'est en bateau que les jeunes filles vont, le matin, chercher le laitage ; leur fournissent leurs vaches ; c'est encore en bateau qu'elles mènent leurs chèvres au pâturage ; un mot, à Brienz tout se transporte par eau. A cette partie du lac est-elle singulièrement animée par ces nombreuses embarcations, dont une conduit les voyageurs qui veulent aller visiter les cascades du Giessbach.

Rien de plus romantique, par une belle soirée, que ces légers esquifs guidés par de jeunes femmes chantant d'une voix harmonieuse et sonore des chansons nationales, dont les échos du rivage prolongent les modulations, tandis que les rames battent l'eau avec cadence, et que le bateau sillonne sa surface et azurée. Le caractère sauvage de certaines parties du lac ajoute encore au charme de ce tableau : le bruit lointain de l'imposante cascade, les hautes montagnes d'alentour, cette riche végétation conduite par un heureux climat, ces beaux noyers lançant leur feuillage, en forme de berceaux, qu'à la surface du lac, font de tout cet ensemble un tableau à la fois extrêmement gracieux et sév

Bord légèrement amputé sur la droite.

